



# **Le Jour où Coyote dévora le Loup**

## **1 – Loups et perroquets**

# Contents

[Title Page](#)

[Dedication](#)

[Masques](#)

[Loups et perroquets](#)

LE JOUR OÙ COYOTE DÉVORA LE  
LOUP

Arkady K.

*"Désagréable en tout, la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, le loup est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort."*

Buffon, 1758.

*"La guerre est juste et les Indiens l'ont méritée par l'énormité de leurs crimes. Les Indiens sont une nation grossière, servile par sa nature. Il faut mettre un terme aux maux que les Indiens font souffrir à l'humanité."*

Sepulveda, 1551.

# MASQUES

Alexia - la Rebelle  
Athanase - le Mortel  
Callisto - la Solitaire  
Cassien - le Métis  
Damon - le Diplomate  
Écho - la Muse  
Eleuthère - l'Observateur  
Hæmon - le Narrateur  
Hateya - l'Indienne  
Hermione - la Sorcière  
Kyra - la Sniper  
Nausicaä - l'Aviatrice  
Nicéatas - le Gothique  
Oreste - l'Addict  
Orion - le Scorpion  
Orphée - le Berseker  
Ovide - le Sage  
Pallas - le Meneur  
Rhadamanthe - le Mystique  
Roxane - la Princesse  
Séléné - le Fantôme  
Silas - le Rôdeur  
Thècle - la Sainte  
Valentine - la Girl Kicks Ass  
Zacharie - le Héros  
Zoé - l'Invertie  
et  
Saturne - l'Adulte

# LOUPS ET PERROQUETS

La terre exsudait ; le temps des cerfs arrivait. Ce n'était pas un temps pour les loups, pas encore. Ce temps-là viendrait, plus tard. Dans l'attente, le peuple des loups restait en sommeil. Aléa heureux de la guerre, contrepoint ironique des ruines d'obsoletes empires humains, les loups revenaient sur le vieux continent, entamant la lente reconquête des territoires dont ils avaient été chassés des siècles auparavant. Les loups, à l'inverse des humains, étaient patients. Cette même patience avait permis à l'homme d'approcher la meute. À califourchon sur une branche, le rôdeur observait la dizaine de loups gris massés, dans l'attente de la fraîcheur nocturne, sur un amas des pierres cerclant le dénivelé d'un cours d'eau dont le murmure attirait à lui le silence de la forêt et les animaux en quête de clémence ; la densité de la canopée atténuait à peine la chaleur d'un sol cuisant, comme parcouru inlassablement par les tourbillons enflammés d'un solstice estival en avance d'un jour. La configuration immobile, assoupie de la meute ne permettait pas à Silas de jauger de son organisation : l'attribution des meilleures places autour du cours d'eau pouvait relever aussi bien d'un privilège de rang que d'une simple opportunité. Il avait appris à ne pas juger à la hâte, a priori. Il aurait aimé avoir le luxe de revenir plus tard, quand les loups s'éveilleraient, au crépuscule, mais Pallas lui avait donné son accord de principe pour aller voir les loups sous la condition qu'il revienne pour la veillée. "Aller voir les loups". C'est ainsi que leur meneur avait parlé, comme si la demande de Silas relevait d'une vulgaire lubie, d'un passe-temps négligeable, d'une occupation de subalterne. Comme si la guerre à laquelle ils étaient tous destinés n'était pas, elle aussi, qu'une vulgaire lubie.

\*\*\*

La jeune femme franchit la ligne séparant la lumière solaire de la pénombre bienvenue du pigeonnier abandonné. Là, elle serait tranquille ; le soleil ne s'infiltrait en hauteur que dans le dernier tiers du bâtiment, s'engouffrant dans

chaque anfractuosité des planches pourries du plafond. Tout n'était plus que pourriture et ruine, abandon et désolation. Il ne restait que des gravats de l'escalier qui devait jadis s'enrouler le long de la circonférence de la tour. Nausicaä se hissa jusqu'à l'une des plates-formes miraculeusement préservées à mi-hauteur, prenant appui sur des niches qui n'accueillaient plus que des ramiers sauvages, bienheureux de ne plus servir que leurs propres objectifs — étrange habitude mémo-génétique que ces volatiles, survivants des "Temps Glorieux de la Péninsule" (selon l'appellation majusculee du scorpion), logent encore ici. Le scorpion et les jumeaux, Hæmon et Damon, avaient proposé à Nausicaä de jouer aux cartes en attendant l'arrivée du reste de la troupe, prévue pour la fin d'après-midi, mais l'aviatrice préférait la compagnie des oiseaux à celles des hommes. Elle avait réalisé le check-up du perroquet alpha, se sustentant en même temps de rations fades et tiédasses fournies par l'homme de main de Pallas (ce type, Saturne, avait ironisé froidement, arguant que sur le front on ne lui servira pas les plats de luxe du réfectoire de l'académie) et supportant les premiers échanges d'une énième discussion politique, militaire, stratégique, et cætera, comme si ce conflit cinquantenaire pouvait sortir de l'enlisement au claquement de doigts d'une poignée de jeunes hommes à peine sortis de l'adolescence et s'imaginant déjà officiers et stratèges hors-pairs. Leurs discussions étaient sans fin, tout comme la guerre ; si la guerre avait une issue, Nausicaä la vivrait comme l'épilogue d'une pièce de théâtre de rue dont elle n'était qu'une insignifiante figurante. Elle avait ainsi laissé ses camarades à leurs chimères, optant pour la tranquillité du pigeonier délabré posté au sud du terrain d'atterrissage improvisé ; elle n'aurait pas été contre une ballade avec Silas, mais ce dernier s'était éclipsé fugitivement, pour mener à bien quelques projets solitaires — le rôdeur et elle se ressemblaient, ils faisaient partis des marginaux, des moutons silencieux, à ceci près que lui aimait autant la terre qu'elle le ciel. L'aviatrice s'était endormie rapidement, artificiellement, enroulée dans un coin de la plate-forme ; le souffle chaud de la péninsule jouait avec ses mèches bleutées et faisait rouler sur le sol une seringue où se reflétait le bleu parfait du ciel. Un à un, les ramiers qu'elle avait effrayés en escaladant l'intérieur du pigeonier revinrent se poser à l'intérieur de leurs

sarcophages de pierre.

\*\*\*

“Arrête de bricoler la radio.” Les parasites filaient la migraine à Eleuthère, mais son copilote a continué de tourner les boutons sans lui prêter attention. “Arrête. Tu ne vas rien capter. On est en zone aveugle.” Il aurait dû hausser le ton, mais crier n’était pas dans ses habitudes. “Les zones aveugles sont un mensonge” a concédé, renfrogné, Rhadamanthe, avant de se mettre à palabrer dans sa barbe à l’extrémité aussi affûtée que ses théories conspirationnistes. “Es-tu vraiment si naïf ? Ils émettent sur des fréquences que ton vieux coucou ne peut pas capter. Crois-moi, j’aurais mon équipement : on en capterait des choses intéressantes. Tiens, l’autre soir, j’ai intercepté des transmissions mentionnant la présence de rebelles dans la péninsule. Ah ! Quand je leur ai dit, Pallas et Orion m’ont ri au nez. Ils ne riront pas quand les rebelles nous tomberont dessus et nous égorgeront pendant notre sommeil.” Eleuthère soupira, concentrant son attention sur l’aiguille parfaitement immobile de l’altimètre. Rhadamanthe voit, entend, sent des rebelles partout ; inutile de le contrarier. Eleuthère ne contrariait jamais personne de toute façon, il préférerait observer, même si, avec le temps, les images finissaient par couler sur lui sans l’imprégner. Le mystique revint à la charge : “Tu sais, j’ai entendu des trucs à propos de camps secrets où l’empire entraînerait des commandos d’élite, des camps planqués dans ces zones aveugles.” // “Dis-moi, si on ne peut pas capter ces fréquences secrètes avec la radio, pourquoi tu t’obstines à les chercher ?” Rhadamanthe a gratté nerveusement le fin collier de barbe noir soulignant son visage avant de répondre : “Si on n’essaye pas, on ne trouve pas.” Imparable connerie. Eleuthère aurait cent fois préféré la compagnie de Nausicaä dans l’habitable (elle aussi savait que le ciel ne s’accommodait que du silence), mais deux voyages s’étaient avérés nécessaires et seuls lui, Pallas et Hæmon connaissaient la localisation exacte du manoir ; ses amis lui ayant fait comprendre qu’ils devaient faire partis tous les deux du premier voyage, en bon suiveur Eleuthère avait hérité du nabot mystique comme copilote, fin technicien mais



insatiable commère, dont l'unique mystère pour l'observateur était de n'avoir rejoint aucun de ces groupuscules désuets tels que les goths de Nicéas — le mysticisme de Rhadamanthe ne pouvait sans doute être compris de personne d'autre que lui. “Les bersekers. Ça me revient. Le commando d'élite de l'empire. Je suis sûr qu'ils les droguent pour en faire des machines à tuer, des loups de guerre.” Foutaises. Eleuthère avait entendu parler des bersekers, par Hæmon ou Pallas probablement, mais il s'agissait à sa connaissance d'escouades redoutables de la république, méconnues mais loin d'être secrètes. Eleuthère ferma les écoutilles, laissant Rhadamanthe à ses délires paranoïaques d'une autre époque ; son regard vogua en dehors du cockpit, à cinq milles mètres d'altitude, vers un ciel sans nuages. Le perroquet bêta venait de franchir le golfe séparant le vieux continent de la péninsule. Eleuthère ne put s'empêcher d'observer les décombres urbains sur la rive sud de l'isthme. Son père lui avait fait visiter, alors qu'il n'était qu'un enfant, cette place forte, ce carrefour maritime commercial et stratégique ; il avait été ébloui par le faste de la zone portuaire, l'architecture raffinée des maisons marchandes, les appareils luxueux du palais qu'un maréchal émérite avait érigé dans les hauteurs de la ville ; cette image, la gloire latente de l'empire, l'avait marqué à vie, comme on marque du bétail à chair blanche, s'imposant sans cesse face aux doutes qu'il aurait pu nourrir contre l'ordre établi inculqué par l'académie. Dix ans plus tard, le corps décomposé de son père reposait dans une fosse commune après qu'il ait tranché la gorge de sa femme et celle du colonel qui avait profané son intimité, et la ville frontière n'était plus que ruines en décomposition abandonnées aux nomades, aux pillards et aux chèvres ; la légende voulait que l'eau du golfe, une tache noire vue d'en haut, était impropre, contaminée par le sang des morts. Les temps avaient changé. Il était peut-être temps que lui aussi change.

\*\*\*

La soute du perroquet sentait le renfermé doublé de la sueur âcre des passagers, sept hommes d'un côté, neuf femmes de l'autre. Tous jeunes et

impatiens, imbéciles et puants. Ils volaient depuis au moins deux bonnes heures et cette impatience juvénile, accentuée par le confinement, gonflait en eux de façon charnelle, venant à bout de leurs inhibitions. Athanase adorait ça : la promiscuité sauvage et asexuée, le collectif braillard et agité, les odeurs de chair, de sang et de foutre — les prémices illusoire d'un combat dantesque. Il avait regardé des vidéos d'archives de cette activité passéiste pratiquée par les hommes d'avant-guerre qu'ils appelaient "sport". Il avait jugé cela amusant mais, par la barbe du général, rien de tel que de se battre et de faire couler le sang ennemi pour se sentir vivre. La guerre avait supplanté tous les sports. Du haut de sa toison rousse foisonnante, le mortel humain s'imaginait déjà en héros immortel et solaire, lui et tous ses frères et sœurs d'armes ; il avait hâte d'en découdre, de faire tomber des têtes, de faire bouffer leurs merdes à ces fils de pute de la république (selon l'expression consacrée à l'académie). Athanase était las des entraînements, des simulations, des manœuvres, des discours. L'exaltation des premières années avait cédé le pas depuis longtemps à une insatisfaction latente, à un arrière-goût amer qui donnait envie de cracher. Faire semblant de se battre, c'était comme éjaculer avant de jouir, c'était un truc de puceaux, de première année. Les promesses gaillardes des aventures à venir avaient malgré tout un côté nostalgique ; ça lui coûterait de dire adieu à ceux qui avaient formé son collectif et modelé son imaginaire guerrier. Leurs noms résonnaient dans sa tête comme ceux de divinités antiques : Orion, Valentine, Orphée, Callisto, Zacharie. Le monde n'avait que faire de divinités intangibles, seuls les guerriers inscriraient leurs noms dans la mémoire collective du peuple. Zacharie. Son pote, son frère de sang ; ils attendaient leur affectation respective, espérant que l'appui de leurs instructeurs suffirait à les envoyer dans la même compagnie, mais les décisionnaires étaient des bureaucrates indécis et trop éloignés de la réalité — après tout, c'était cette bureaucratie rampante et totalitaire la grande responsable du lent effondrement des états nations de leurs grands-parents. "On verra. Au pire, le champ de bataille n'est pas si vaste" avait répondu son ami face à ces inquiétudes. Zacharie avait raison : réjouissons-nous du passé avant de célébrer le futur. "Hé, les mecs [pour Athanase, le vocable mecs s'adressait aussi bien aux hommes qu'aux femmes],

c'est quoi votre meilleur souvenir de ces trois dernières années ?" Inutile de remonter au-delà, quand leurs chemins divergeaient encore. Zacharie : "La branlée que je t'ai mise la semaine dernière ? [Rires diffus] Non, mmm, plutôt la première fois qu'on a été largué sur le terrain, en forêt, la première fois qu'on a vraiment été dans la merde." Orphée : "Ouais. Pareil. Devoir chasser et tuer pour survivre." Valentine : "L'examen d'infiltration. Désolée d'être trop subtile pour vous, les mecs. [accent sur mecs]" Alexia : "Hier soir [voix chaude, jouée], quand Zacharie m'a attrapée et que... vous voulez vraiment les détails ? [Tout le monde, presque, a rigolé] Ok, disons alors le jour où je t'ai rencontré, mon bel amour." Écho : "Pour rester dans le même ordre d'idée, moi c'est le jour où j'ai enfin décidé de plaquer ce connard de Hæmon [Des hou plus ou moins approbateurs]." Hermione : "C'est mesquin de tirer dans le dos des absents." // "Parce que tu crois qu'il se prive lui ? [Prenant une voix mâle snob] Hermione, cette peste, ce n'est pas un amour qu'il lui faut, c'est un coiffeur ! [Rires et applaudissements]" // "T'es dure. Vous avez eu de bons moments..." // "Et toi, Hermione, dis-nous, c'est quoi ton meilleur souvenir ?" // "[Hésitations] Je crois que ce sera aujourd'hui, et demain. J'ai hâte de passer à autre chose... Ces années n'ont que trop duré." Valentine : "Tu veux voler de tes propres ailes ?" // "En sorte." Oreste [son cousin ; changement de sujet] : "Moi, c'est quand j'ai buté le morveux qu'il m'avait attribué." Athanase : "Tu triches ! C'était il y a des années, avant..." // "...avant de me faire chier avec des gros balourds comme toi, le rouquin." Ovide [séparant le grain de l'ivresse] : "Tu n'as pas répondu à ta propre question, mortel." Athanase : "Le premier jour. Mon meilleur souvenir c'est notre premier jour ensemble. J'ai su qu'on allait tous bien s'entendre ! [Rires de complicité ou d'aberration]" Oreste : "Putain de mauvais trip" // "Hé mec, saute du perroquet si notre compagnie te déplaît !" Ovide [intervenant encore] : "Sauter dans le vide... ça serait un sacré souvenir. Contempler la mort monter à nous, ou nous aller vers elle." Zoé : "Pessimiste jusqu'au dernier jour ?" // "Oui, mais je me rassure en me disant qu'une multitude de braves comme notre bon camarade Athanase sont prêts à se jeter dans la cage aux lions avant nous." [Liesse générale. Vraiment ? Nicétas et Kyra, bien que silencieux, suivaient avec amusement les échanges ; Cassien

semblait détendu en l'absence de ses persécuteurs habituels ; Hateya avait semblait-il esquissé l'ombre d'un sourire, mais une erreur d'interprétation restait possible. Restait, à chaque extrémité de la rangée de femmes-mecs, deux d'entre elles qui ne participaient pas à l'euphorie et à la communion des corps, et personne, et Athanase le premier, ne s'en rendait compte ; l'instinct grégaire rendait l'exclusion volontaire invisible. D'un côté, Callisto la solitaire, le regard perdu dans la contemplation de grains de poussière voltigeant dans les rayons qui filtraient à travers les hublots ; de l'autre, la timide Thècle, le regard fixé à la rampe arrière, vers le dix-septième passager qu'elle seule voyait.]

\*\*\*

“Au fait, c'est quoi le plan ? Que nous réserve Pallas ?” // “Tu lui demanderas.” // “Ah, ah. Je sais que tu sais. Dis-moi. Tu me fais confiance, non ?” Eleuthère ignore la question, imposant un silence impoli. Faut dire que ce type n'était pas un grand bavard ; sans imagination, carré et austère, une armoire à glace dans laquelle Hæmon et Pallas jugeaient la perfection de leur teint olivâtre et la coupe méthodique de leurs cheveux lissés. Rhadamanthe se méfiait du garde du corps (du chien de garde ?) du fier meneur et du beau parleur, comme il se méfiait de ceux qui en pensaient plus qu'ils n'en disaient ; de son point de vue, tout le monde avait quelque chose à cacher. Les premiers temps, il avait classé Eleuthère dans la catégorie des brutes épaisses, une sous-caste des guerriers auto-proclamés comme Orion ou Athanase, mais dénués de cet héroïsme béat (et volontiers stupide) qui caractérisait cette endive de Zacharie, puis, un soir, l'observateur avait montré un autre visage, une autre voix, il avait sorti de son casier comme un luth, avec un long manche étroit et une caisse piriforme (Rhadamanthe n'avait jamais rien vu de tel, il s'était demandé où Eleuthère avait bien pu se le procurer — la musique était l'apanage désuet des nobles, non des militaires), et il en avait joué avec une délicatesse inattendue, la fluidité de la mélodie faisant oublier la voix râpeuse du jeune homme ; le mystique avait alors changé son camarade de catégorie pour le ranger dans les erreurs d'aiguillage : Eleuthère n'avait rien à

faire parmi eux, ses mains n'étaient pas celles d'un tueur. Alors, que faisait-il encore parmi eux ? Le perroquet amorça un virage, longeant la côte de la péninsule ; le regard de Rhadamanthe accrocha, au milieu des terres désolées, la silhouette immobile et menaçante d'une ancienne centrale thermique hors service. Lui, à l'inverse, ne s'était pas trompé de voie : le fin barbu se considérait comme un radio-opérateur de génie, sans conteste l'un des meilleurs de l'académie, même s'il n'était pas reconnu à sa juste valeur par ses instructeurs et ses condisciples. Ainsi allait la vie, on avait perdu le compte des savants illustres pendus lors de la guerre par des militaires rustres et d'une intelligence médiocre, dont le seul fait de gloire était de bander les muscles devant des jeunes femmes affolées par tant de virilité démonstrative ; même Natalía, la jolie techno de la promotion suivante, une rouquine craquante et plutôt bien formée, la seule que le mystique considérait (presque) à son niveau, avait succombé aux charmes d'une énième montagne de stuc. Aucune guerre n'avait été remportée par l'accumulation de masse musculaire, elles l'avaient toutes été grâce à la maîtrise des réseaux d'information et à la compréhension des forces en mouvement ; Natalía finirait par s'en rendre compte (il comptait bien rester en contact radio avec elle). Rhadamanthe se résignait souvent à cette triste constatation qu'il comprenait mieux le monde qu'il ne comprenait le cœur des filles. Larguant ces pensées trop amères vers l'horizon, Rhadamanthe réalisa qu'Eleuthère avait poussé trop au sud leur plan de vol, probablement pour le plaisir d'admirer la mer flirter avec le rivage de la péninsule ; il réalisa aussi que, avant ce jour, il n'avait jamais vu la mer autrement que sur une photographie numérique. Comme si elle avait retenu son flux jusque là, la masse de bleu lui fouetta d'un coup le visage ; c'était inattendu, ce bleu. Il connaissait par cœur une centaine de codes hexadécimaux de bleus, mais aucun ne correspondait à celui-là — la réalité était plus nuancée. Rhadamanthe toucha du doigt une nouvelle forme de vérité : c'était pour ce bleu-là, pour sa domination, que des peuples se battaient depuis des millénaires et se battraient encore et toujours. Il n'était pas dupe : la guerre ne cesserait pas avec sa génération (même s'il aimait croire qu'il y jouerait un rôle plus significatif que ses camarades de promotion). La vue de la mer lui rappela aussi autre chose : "Tu sais que l'empire

a réalisé des tests nucléaires en pleine mer à une époque. Ces expérimentations douteuses ont donné naissance à des poissons hybrides, de véritables montres marins dignes de légendes anciennes. J'ai même lu qu'une race de varans mutants avaient ravagé une île et dévoré ses habitants, pas loin d'ici, vers l'ouest. L'armée a dû tous les gazer : les varans et les survivants. Ne laisser aucune trace, tu sais comment ça marche ?" Le pilote ne répondit pas, ne faisant même pas mine d'avoir entendu ; Rhadamanthe n'insista pas, se détournant de la mer pour essayer à nouveau de régler la radio. Il finirait bien par capter quelque chose, peut-être des transmissions émises par cette centrale thermique abandonnée, se pouvait-il que des expériences secrètes y soient menées par l'empire ?

\*\*\*

Roxane était la plus belle femme du groupe (en tout cas, se considérait comme telle), et Pallas était le plus bel homme (en tout cas, elle le considérait comme tel). Non, pour être totalement sincère, Athanase avait eu sa préférence, avant qu'elle ne considère au fil du temps que sa toison rougeoyante et ses attributs masculins flatteurs n'étaient que maigre compensation eu égard à son réel manque de subtilité et de finesse ; ce constat fut malheureusement trop tardif et elle commit l'erreur, par un jeu pervers qui se retourna contre elle, de fréquenter (et aussi, oui, de coucher avec) l'un de ses amis, ce taré d'Orphée, fruit probable de l'union consanguine de deux bovins sous-alimentés — Orphée qui ne semblait vraiment pas aller mieux depuis qu'il s'était teint les cheveux en rouge, et pas un rouge sombre, disons élégant, comme celui d'Alexia, la sempiternelle rebelle de service (non que Roxane critiquait cette attitude, elle avait eu elle aussi une phase rebelle [entre guillemets], mais il fallait grandir un jour, être mature [entre guillemets aussi]), non, cette brute avait opté pour un rouge rouge, limite sanglant, comme si sa tête venait de ressortir des entrailles d'un corps tout juste éventré. Contrairement à Athanase donc, Pallas n'était pas que beau, il s'imposait aussi comme l'élément le plus charismatique du groupe. Son autorité naturelle, sa voix charmeuse, sa stature dominatrice, son raffinement qui ne confinait pas au

maniérisme mais à certaine grâce efféminée, tout cela faisait de son amant un meneur-né. Il rayonnait, à l'inverse de ce diable d'Hæmon qui obscurcissait tout à des kilomètres à la ronde. Roxane était satisfaite de cet état de choses. Nue, devant l'une des quatre baies vitrées de l'observatoire circulaire qui surmontait le manoir, il fallait reconnaître que la princesse n'avait pas tort de se trouver belle : un visage chaleureux et harmonieux où trônaient des yeux verts dont elle savait jouer, une chevelure dont les boucles dorées frôlaient amoureusement ses épaules ; un corps certes petit mais, comme dirait Ovide, bien adapté aux plaisirs de l'œil et de la chair. Elle était convaincue que Pallas la préférait entre toutes ; la sculpturale Valentine manquait de manières, la jolie Écho pouvait d'un unique regard congeler le moindre mot d'amour, la charmante Alexia n'était carrément pas du même monde, la redoutable Kyra tenait trop à son indépendance, quant aux autres, elles étaient globalement physiquement insignifiantes ; oui, Pallas la préférait car il aimait en elle ses ascendances nobles et sa rondeur charnelle, deux qualités indispensables aux yeux d'un homme de sa trempe. Roxane finit par se lasser de son reflet pour jager une fois de plus l'arrière-plan et la triste condition de la demeure où Pallas les avait conviés pour quelques jours de liberté : un jardin desséché, rendu encore plus aride par l'éclat brûlant du soleil, coupé en parts égales par des allées de graviers gris menant en son centre, un puits couvert au sculptures miraculeusement intactes ; autour, un gâchis d'annexes délabrées, garages, pigeonnier, salle de chasse, écuries, logis des domestiques, autant de rappels d'un passé fastueux. Difficile de ne pas partager la rancœur de Pallas envers l'hégémonie militaire de l'empire quand on voyait quel sort celui-ci réservait à de telles propriétés. Son amant était souvent venu ici ces dernières années, parfois avec Hæmon, jamais avec elle (c'était semblait-il trop compliqué à organiser) ; elle ne comprenait que maintenant qu'il avait tenu à garder secret ce refuge, cette pièce qu'il s'était échiné à restaurer et à entretenir, comme on caressait le souvenir d'un moment précieux pour ne pas l'oublier. Tout à la fois chambre, bureau, bibliothèque et salon de causerie, l'observatoire du manoir pourrait convenir à Roxane comme dernière demeure. S'éloignant de la vitre (qui savait si cet étrange boiteux, ce Saturne auquel Pallas semblait accorder toute

confiance, ne la matait pas depuis un recoin ombragé), elle longea une bibliothèque basse en bois ouvragé, ses doigts volant sur des couvertures en cuir ornées de lettres dorées ; elle aurait aimé prendre le temps d'en feuilleter un, même si pour une femme comme elle, vivant dans le présent, elle doutait que leur contenu austère puisse l'intéresser véritablement, mais, pour l'heure, Pallas avait d'autres projets. Assis à son bureau, son amant finissait de ranger, classer et couper des feuilles de papier. Elle s'est avancée lentement, à pas de loup, pour poser sa main sur son épaule nue ; il ne sursauta pas, comme s'il l'avait sentie approcher, achevant méticuleusement une dernière tâche, celle, à l'aide d'une fine dague décorative, de couper en une vingtaine de morceaux une ultime feuille de papier manuscrite. Les deux mains de Roxane se glissèrent doucement sur son torse, patientes, attendant leur heure. Quand Pallas se leva, soulevant sa princesse, sa petite Athéna comme il l'appelait dans l'intimité, pour la porter jusqu'au lit, sa main était toujours refermée sur la dague coupe-papier.

\*\*\*

Les loups s'étaient réveillés un à un, se regroupant en un cercle lâche autour du loup alpha, une bête imposante d'un gris sombre à l'envergure proche de celle d'un homme ; une portée de louveteaux en âge de gambader tourbillonnaient autour de la meute, en proie à une surexcitation manifeste que leur nourrice ne parvenait à apaiser. Silas avait un instant crû qu'ils avaient détecté son odeur, bien qu'il eut pris le temps de s'approcher, de laisser l'environnement forestier s'en accommoder, puis rapidement il s'était rendu compte que l'attention des loups se focalisaient vers le sud, à l'opposée de sa planque ; levant les yeux à l'instar des bêtes, il finit par apercevoir, et entendre, une croche verte dans la partition bleu horizon du ciel. Le second perroquet. Le reste de la troupe arrivait. L'ouïe des loups avait perçu le bourdonnement de l'appareil bien avant lui. Cela ne rassura pas le rôdeur pour autant ; non, la meute était ouvertement en état d'alerte, le museau droit, les oreilles pointées vers l'avant, les muscles des pattes tendues, alors que le survol de la forêt par des humains ne devait pas être si rare. Silas se



rappela l'état de stress dans lequel il avait vu par le passé des loups adoptés et traités comme des chiens par des humains méprisants et méprisables (son oncle avait voulu lui faire la leçon sur les chimères de la domestication) : ce stress était désorganisé. Là, à l'inverse, la meute s'était rassemblée en une formation réfléchie, raisonnée ; les loups n'étaient pas stressés, ils étaient inquiets, comme le seraient les habitants d'une ville à l'approche d'une escouade de bombardiers. Même le loup oméga, reconnaissable par son allure défroquée et sa queue rentrée, s'était joint au cercle sans susciter de réprimande. Près de lui, une belle bête d'au moins quatre-vingt kilos, probablement l'un des loups bêta, donna des coups de museau à l'une des louves, comme pour l'orienter vers l'est — voulait-il l'exhorter à ramener les louveteaux à la tanière ? La louve, la louve alpha ?, resta immobile, attendant l'aval de leur meneur pour prendre une décision. Les pensées et les actions d'un loup étaient d'une logique et d'un pragmatisme clairvoyants — un truc avec les loups : ils ne s'embarrassaient pas de mots. Puis, après de longues minutes d'expectative, après que toute trace visuelle et auditive de l'intrus ait disparu (et qu'il soit probablement arrivé à destination), le loup alpha donna tacitement le signal du départ. Contrairement aux attentes de Silas, la meute ne repartit pas vers l'est, vers où il supposait que se trouvait la tanière des petits, mais les bêtes prirent la direction du sud-ouest ; le rôdeur n'eut pas besoin de faire recours à ses talents d'orientation pour comprendre aussitôt que les loups faisaient marche vers le manoir.